



INDISCIPLINES

Récits de recherche sur l'eau dans un monde interdisciplinaire

Sous la direction de Anne-Laure Collard,
Jeanne Riaux, Marcel Kuper

éditions
Quæ

La collection « Indisciplines » fondée par Jean-Marie Legay dans le cadre de l'association « Natures Sciences Sociétés-Dialogues » est aujourd'hui dirigée par Marianne Cohen. Dans la même orientation disciplinaire que la revue NSS, cette collection entend traiter des rapports que, consciemment ou non, les sociétés entretiennent avec leur environnement naturel et transformé à travers des relations directes, des représentations ou des usages. Elle mobilise les sciences de la terre, de la vie, de la société, des ingénieurs et toutes les démarches de recherche, éthique comprise. Elle s'intéresse tout particulièrement aux questions environnementales qui interpellent nos sociétés aujourd'hui, qu'elles soient abordées dans leur globalité ou analysées dans leurs dimensions les plus locales.

Le comité éditorial examinera avec attention toutes les propositions d'auteurs ou de collectifs qui ont adopté une démarche interdisciplinaire pour traiter de la complexité.

© Éditions Quæ, NSS-Dialogues, 2024

ISBN Quæ (imprimé) : 978-2-7592-3806-4

ISBN Quæ (PDF) : 978-2-7592-3807-1

ISBN Quæ (ePub) : 978-2-7592-3808-8

ISSN : 1772-4120

Éditions Quæ – RD 10 – 78026 Versailles Cedex

www.quae.com – www.quae-open.com

Les versions numériques de cet ouvrage sont diffusées sous licence CC-by-NC-ND 4.0.

Conclusion

Eau en société et interdisciplinarités

Anne-Laure Collard, Jeanne Riaux et Marcel Kuper

L'eau a ceci de particulier qu'elle est fluide, qu'elle circule. Elle s'écoule, ruisselle et s'infiltré dans les sols, dans les cours d'eau. Elle circule au sein des sociétés qui cherchent à la capter et à la contrôler à l'aide d'une diversité de pratiques, de techniques, de normes et de règles. À l'inverse d'autres éléments de l'environnement, l'eau est à la fois mouvante, visible et saisissable. Pour cela, elle invite à la rencontre entre disciplines, en pénétrant des milieux et des lieux investis autant par le sociologue, l'hydrologue ou le géographe. En liant des espaces et des acteurs, la fluidité de l'eau impose aux chercheurs de déplacer leurs regards pour comprendre comment les liens entre les hommes et l'eau se sont tissés et ce qu'ils sont en train de devenir. C'est ainsi, par exemple, que peu à peu les personnes venant puiser de l'eau au puits ne sont plus réduites à des usagers prélevant une ressource ; elles deviennent porteuses de savoirs hydrologiques légitimes. De manière assez propice, l'eau amène à rapprocher des disciplines, sa matérialité, qui se traduit par une forme d'« inertie structurelle » (Aubriot, 2000), y aidant en inscrivant dans le temps et sur les territoires des organisations sociales complexes qui œuvrent à diriger sa fluidité. Mais si l'eau semble appeler au dialogue interdisciplinaire, les récits produits dans le cadre de cet ouvrage nous rappellent qu'il n'est pas simple à construire. Il y a dans l'eau, peut-être plus que pour d'autres objets de l'environnement, des évidences *a priori* partagées qui demandent à être déconstruites et discutées pour s'assurer d'un dialogue équilibré. L'idée de penser l'eau en relation avec les acteurs est l'une d'entre elles, tout comme celle de donner une place aux techniques. Mais la place et la définition qui leur sont attribuées varient selon la finalité de la recherche ou des regards disciplinaires. La démarche se révèle bien différente quand les acteurs sont considérés comme de simples préleveurs et usagers de l'eau, ou comme des détenteurs de savoirs. De même, si, pour les uns, ce sont les effets hydrauliques d'un objet technique qui retiennent leur attention, pour les autres, ce même objet sera avant tout un point de départ pour une mise en problématique.

La singularité de l'eau est peut-être aussi contenue dans la manière dont cet objet induit l'axiologie des chercheurs qui avancent en interdisciplinarité. La répétition de situations où l'eau vient à manquer ou, à l'inverse, à devenir trop abondante là où ce n'était pas le cas a participé à remettre en évidence la place de l'eau comme élément vital pour boire, se nourrir et habiter nos territoires. Alors que les hommes pensaient avoir su « maîtriser » les flux, les « gérer », l'eau vient rappeler qu'elle n'est jamais acquise, que ses flux ne sont jamais complètement domptés. Les changements de plus en plus visibles en termes de disponibilité et de qualité suscitent une évolution des postures des chercheurs, qui s'engagent de plus en plus dans une recherche qu'ils jugent « nécessaire »,

et plus seulement stimulante. Ainsi, l'eau participe-t-elle de cette volonté de répondre à l'urgence qu'il y a à renouveler nos interprétations de situations incertaines, risquées ou bien non pérennes, et à produire d'autres lectures et savoirs sur les rapports qui se nouent entre eaux et sociétés. L'interdisciplinarité est reconnue comme l'une des voies fécondes pour y parvenir. Cette forme d'engagement peut permettre de dépasser des oppositions épistémologiques qui empêcheraient tout dialogue, en ouvrant à de nouvelles finalités de recherche et manières d'agir.

Dans les récits discutés collectivement dans cet ouvrage, la place des objets techniques est prépondérante. Ils sont régulièrement présentés ou justifiés comme des supports pertinents pour nourrir le dialogue ou le susciter, même si le plus souvent les regards se déplacent progressivement pour aller interroger d'autres choses. L'interdisciplinarité demande aux chercheurs d'aller vers des objets méconnus, des terrains qui ne sont habituellement pas les leurs, ou d'user de méthodologies non éprouvées dans leurs disciplines. Le dialogue commence souvent par une invitation pas toujours explicite, plus ou moins chaleureuse ou choisie, mais pour autant adressée à l'autre, à venir regarder de plus près ce qui interroge. Petit à petit, l'intérêt répété du collègue en génie des procédés pour les capacités filtrantes du sol karstique conduit la sociologue à y regarder de plus près et finit par interroger les conditions sociales d'émergence du sol comme traitement tertiaire pertinent. Le recours omniprésent aux cartes issues de la télédétection pousse le chercheur en sciences sociales à questionner la portée de la manipulation de telles données dans la prise de décision, jusqu'à s'y investir lui-même. L'attention portée par les écologues dans le fait d'étayer des mésocosmes conduit les sociologues à vouloir les rendre intelligibles aux pêcheurs concernés par des eaux polluées. En cela, l'interdisciplinarité contribue à redéfinir les contours d'objets originaux de l'eau en société. Souvent arides ou rugueux, sans cela, certains d'entre eux resteraient très probablement discutés au sein de communautés épistémiques peu en proie avec les dimensions sociales. Resituer en société ces eaux souterraines, polluées, salées, irriguées, traitées, etc. par la pratique interdisciplinaire implique de défaire des frontières qui organisent toujours la pensée et souvent les disciplines (volume, usages, débit, liens). En effet, les axiologies interdisciplinaires des chercheurs impliquent de resituer ces eaux et leurs objets en société en leur redonnant leur épaisseur sociale et politique, ou en les interprétant à partir du « sens commun » (Stengers, 2020) pour peser dans la décision, faire reconnaître la pluralité des rapports à l'eau ou encore alerter des risques encourus.

Pratiquer l'interdisciplinarité permet de tendre vers une approche plus équilibrée de la production de savoirs par « les autres » : lorsque les scientifiques travaillent ensemble, les sciences sociales ne caricaturent pas les approches des sciences de la nature et, réciproquement, les sciences de la nature reconnaissent la valeur des approches des sciences sociales. Cela conduit à une interprétation moins réductrice de la production des savoirs hydrologiques et des épistémologies qui les sous-tendent, et à une possible prise en compte des approches sociales ou politiques par les sciences de la nature. Cela se répercute sur les identités disciplinaires et les pratiques scientifiques, marquées par un voyage chez les autres. Ce voyage réciproque s'effectue dans un mouvement de « maïeutique croisée » (Riaux, 2021). Les regards disciplinaires se nourrissent et s'enrichissent, et plus profondément, les méthodes et les épistémologies des uns sont mobilisées pour répondre à des questions habituellement posées et suggérées par d'autres, devenues siennes. Les

interdisciplinarités présentées dans ce livre reposent sur un dialogue plus ou moins étroit, et l'idée de ne pouvoir ou de ne pas vouloir se saisir seul de l'« épaisseur physique ou sociale de l'eau » est partagée. Au contraire, la découverte des mondes sociaux qui organisent le partage de l'eau, ou bien celle de la diversité moléculaire de l'eau qui définit le danger, ou encore celle des dynamiques de circulation des flux sont interprétées comme des horizons nouveaux pour réinterroger l'eau en société. Ces portes ouvertes sont comprises comme des possibles pour renouveler nos regards disciplinaires et interroger ce qui fait « problème » en réintroduisant des dimensions oubliées ou manquées de l'eau.

En illustrant des manières de vivre dans un monde interdisciplinaire, les onze aventures rassemblées dans cet ouvrage montrent que cela requiert de la volonté, de l'imagination et une certaine ténacité. Comme ce livre l'affirme, l'interdisciplinarité n'est pas une pratique de recherche comme les autres. Elle est le plus souvent située et ancrée, ce qui fait qu'elle n'est pas une méthode que l'on peut transposer d'une équipe, d'un projet ou d'un terrain à l'autre. Les expériences passées, « réussies », ne peuvent être simplement reproduites telles des recettes miracles qu'il faudrait seulement adapter à la marge. Au contraire, la construction d'une axiologie partagée est une aventure singulière, qui se façonne selon les situations observées, les cadrages imposés et les personnes impliquées. Cela s'illustre par un changement progressif de position vis-à-vis de l'objet technique qu'est le goutte-à-goutte tout en acceptant de ne pouvoir ralentir sa diffusion, ou bien en redéfinissant les contours d'une communauté scientifique (les hydrogéologues sahéliens) pour politiser la réponse à une expertise, ou encore en mobilisant la télédétection comme un objet politique et en voulant partager sa posture avec les sciences sociales. Par ailleurs, l'interdisciplinarité ne peut se pratiquer avec tous. Si les invitations au « voyage » doivent être acceptées, le temps est nécessaire pour identifier qui pourrait devenir un allié, qui est susceptible de vouloir/pouvoir se questionner pour construire, chemin faisant, un sens à la recherche. Or, souvent, l'organisation de la recherche par projet ne le permet pas, ce qui pourtant permettrait d'éviter des expériences malencontreuses comme cela arrive souvent, où les uns se sont sentis instrumentalisés, parfois trahis, quand les autres n'ont pas vu de quoi il s'agissait. Prendre le temps de la réflexivité pour accompagner la pratique de l'interdisciplinarité éviterait de s'engager dans des projets interdisciplinaires où les axiologies sont déjà écrites et n'ont pas pour objet d'être discutées.

La réflexivité imposée par la mise en récit présente ce potentiel herméneutique de décryptage des malaises, des inconforts, voire parfois des plaies créés par les expériences interdisciplinaires (Pivot et Mathieu, 2007). Prendre le temps d'y revenir offre la possibilité de ne pas s'y appesantir mais, au contraire, d'en faire un matériau riche pour produire des manières originales et créatives de dialoguer avec d'autres disciplines. L'exercice d'écriture individuel ou collectif est intense, mais celui de partager son expérience, de la verbaliser, l'est tout autant. Il permet de se rassurer, de se questionner, et d'oser aller plus loin dans sa réflexion et dans sa pratique. Le monde interdisciplinaire tel que nous proposons de l'habiter devrait être rythmé par des moments de respiration réguliers, des bulles suspendues dans le temps et dans l'espace, au sein desquelles la créativité serait mise au service du partage, du débat et de la discussion pour faire éclore des initiatives interdisciplinaires au profit d'une science ancrée dans la société. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Quelle que soit notre manière de faire, nos méthodes ou nos disciplines, ce qui se dégage de ce livre est une volonté partagée de donner du sens à la recherche en s'engageant dans

la société pour trouver des manières de penser l'eau en société qui ne se résumeraient pas à notre capacité à la quantifier, à la mesurer ou à la planifier.

Donner les moyens à une recherche interdisciplinaire est urgent et nécessaire parce qu'elle a un rôle à jouer dans le façonnage de l'eau en société. Pour cela, les relations interdisciplinaires doivent être soignées. Des moments de réflexivité, de respiration doivent être aménagés, planifiés et, surtout, reconnus dans le processus de production de connaissances. À l'origine, la composition de ce livre était une occasion de proposer aux chercheurs une parenthèse pour prendre le temps de réfléchir à leurs pratiques et d'en débattre. Il est désormais une invitation, voire un appel, de la part de ce collectif auprès d'autres chercheurs qui travaillent sur l'eau, ou sur d'autres questions environnementales, en interdisciplinarité à échanger, partager, à se rassurer, en partageant leurs expériences heureuses ou malheureuses, stimulantes ou déprimantes. Un appel pour une approche de l'interdisciplinarité par ses pratiques, pour avancer sans chercher à définir ce que devrait être l'interdisciplinarité ou à préjuger de ce qui en relèverait ou non. Un appel autour de l'idée que l'interdisciplinarité est l'une des manières pour continuer à approfondir la compréhension du lien environnement/société en s'appuyant sur les propositions originales qui naissent de la rencontre de chercheurs avec des épistémologies très différentes.

BIBLIOGRAPHIE

- Aubriot O., 2000. Comment « lire » un système d'irrigation ? Un angle d'approche pour l'étude de systèmes irrigués traditionnels, illustré de cas pris au Népal. *Territoires en mutation*, 7, 37-50.
- Pivot A. et Mathieu N., 2007. Agnès Pivot : l'écriture, processus heuristique et outil pour le dialogue dans une démarche interdisciplinaire. *Natures sciences sociétés*, 15 (4), 411-416.
- Riaux J., 2021. *Une anthropologie chez les hydrologues. Penser la relation interdisciplinaire*, Versailles, éditions Quæ.
- Stengers I., 2020. *Réactiver le sens commun. Lecture de Whitehead en temps de débâcle*, Paris, La Découverte/ Les empêcheurs de penser en rond.